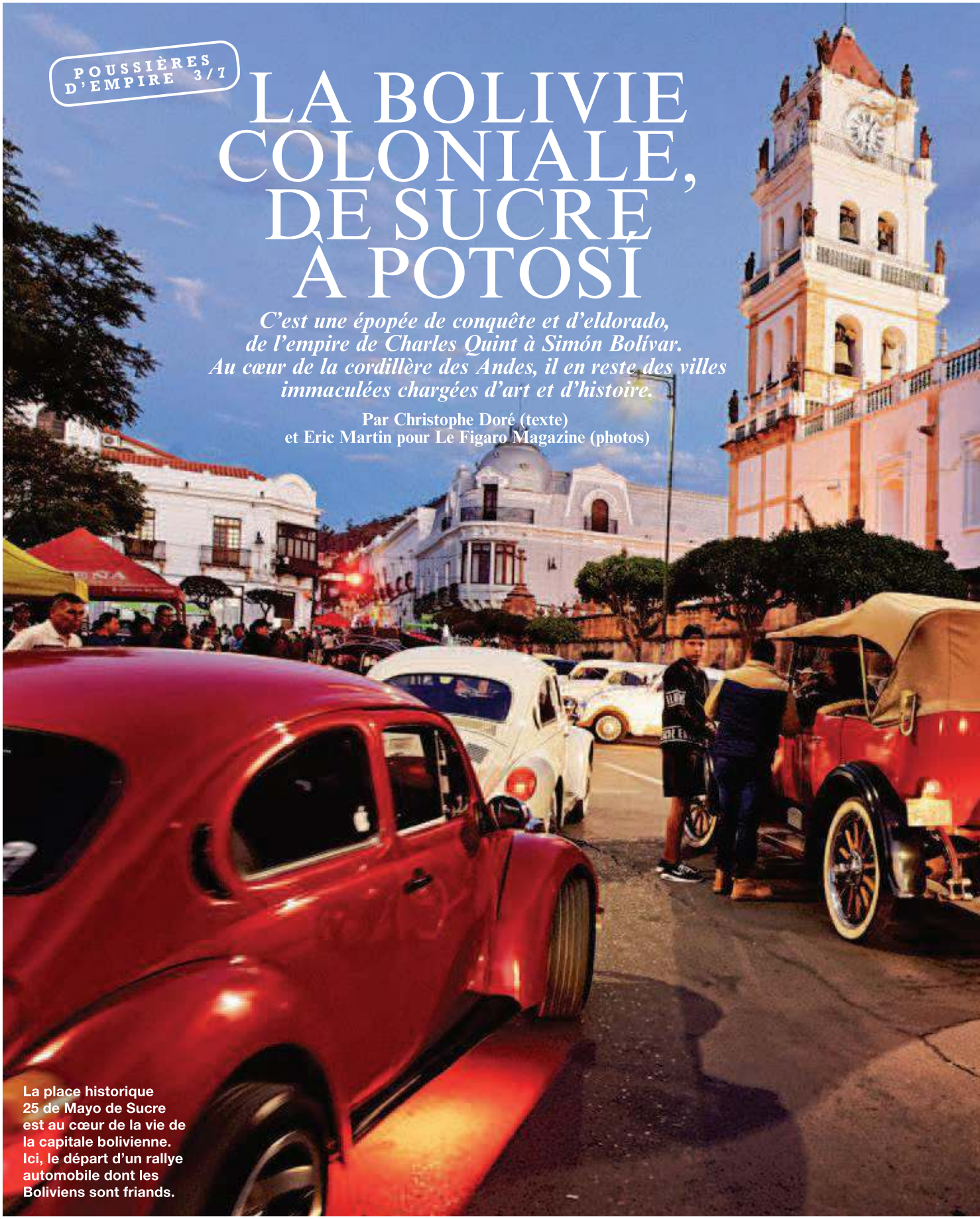
POUSSIÈRES D'EMPIRE 3/7

LA BOLIVIE COLONIALE, DE SUCRE À POTOSÍ

C'est une épopée de conquête et d'eldorado, de l'empire de Charles Quint à Simón Bolívar. Au cœur de la cordillère des Andes, il en reste des villes immaculées chargées d'art et d'histoire.

Par Christophe Doré (texte)
et Eric Martin pour Le Figaro Magazine (photos)



La place historique 25 de Mayo de Sucre est au cœur de la vie de la capitale bolivienne. Ici, le départ d'un rallye automobile dont les Boliviens sont friands.

25 años
Patrimonio Cultural
de la Humanidad

La ville de Potosí, dominée par le Cerro Rico qui a fait la fortune de la couronne d'Espagne.

Au XVIe siècle, les mines de Potosí ont fourni la moitié de l'argent produit dans le monde, faisant la fortune des colons espagnols

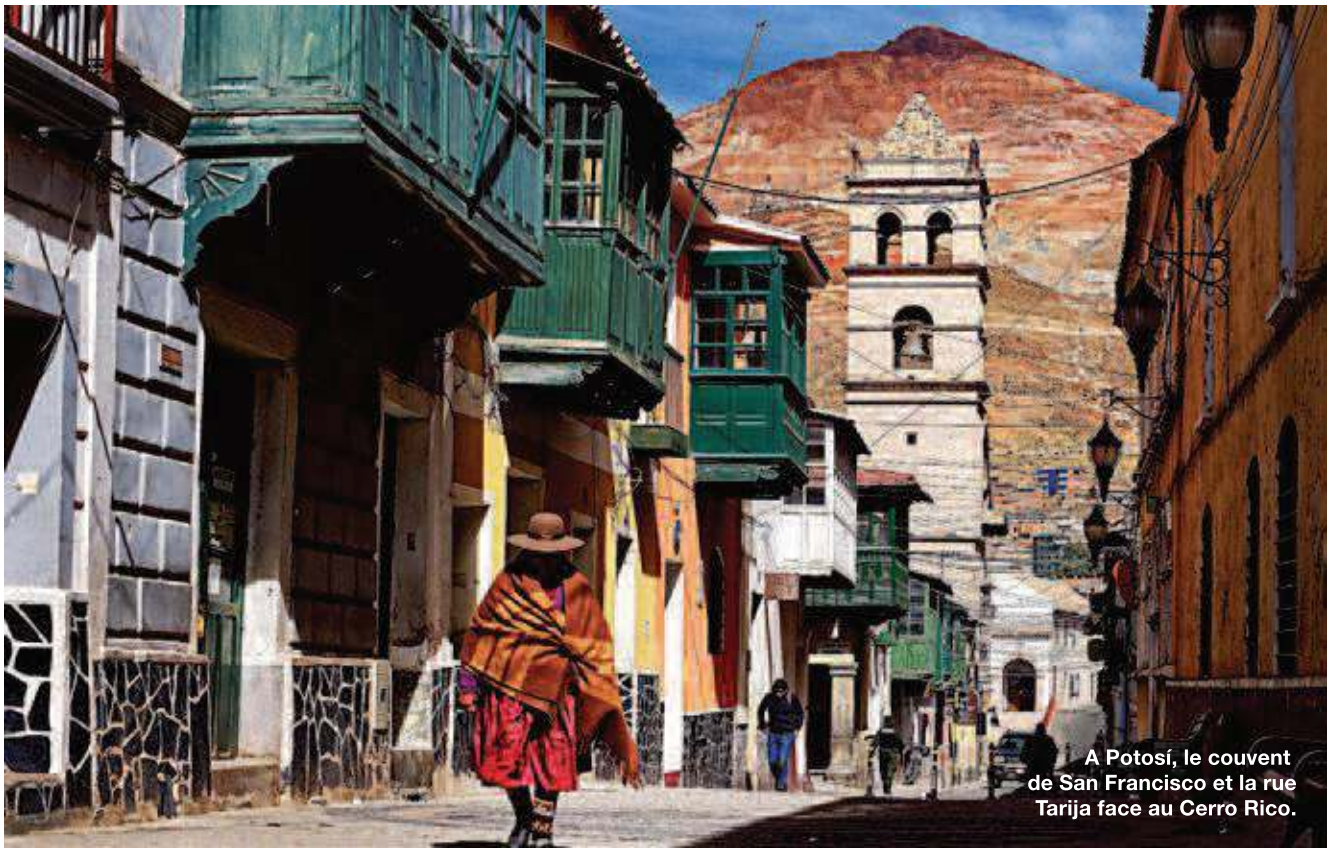
Sur la place 25 de Mayo dont le nom rend hommage à la date de commémoration de la rébellion du 25 mai 1809 considérée comme le « premier cri de liberté de l'Amérique », la procession a commencé. Une parmi tant d'autres. Car ce besoin de marcher dans la rue avec fanfare et en uniforme relève quasiment du sport national en Bolivie. Sucre, capitale historique du pays dont le centre est classé au patrimoine mondial, ne fait pas exception à la règle. Les enfants sont élégants dans leur uniforme d'écolier noir et rouge et les musiciens, sans doute forts de leurs heures de pratique dans les rues, jouent sans fausse note ni relâchement dans le tempo. En tête de cortège, portée par des jeunes gens attentifs, une reproduction de la Vierge de Guadalupe, la patronne de la ville, toute vêtue de perles, cristallise la lumière pure de l'azur andin. L'originale, peinte par frère Diego de Ocaña en 1601 est abritée à l'intérieur d'une chapelle adjacente à la cathédrale qui signe de son clocher immaculé l'architecture coloniale de cette place historique de la Bolivie. *« La Vierge de Guadalupe a d'abord été l'objet d'une dévotion particulière des Indiens puis de tous les habitants de Sucre*, explique le conservateur du musée de la cathédrale, Iván Alfredo Gutierrez Adrá. *Au fil des années, les riches paroissiens de la ville ont orné le sanctuaire et la toile de bijoux en or et en argent, de perles et de diamants. Aujourd'hui, seuls le visage de la Vierge et celui de l'enfant ne sont pas recouverts par l'ornement de 298 000 perles et près de 21 000 diamants, rubis ou émeraudes… »* Cela laisse croire à beaucoup d'habitants de Sucre que, compte tenu de la valeur de ses parures, la vraie Vierge de Guadalupe est précieusement conservée à la Banque nationale bolivienne. Il a été un moment question de vendre l'ensemble, ce qui aurait fait de la Bolivie l'un des pays les plus riches de l'Amérique latine, dit-on encore. Mais la Vierge de Guadalupe est plus qu'un trésor, c'est un véritable symbole. Pas question d'y toucher. Chaque année, un grand festival est organisé dans le centre de Sucre où toutes les communautés des environs viennent pour célébrer leur « patronne ». *« Cette célébration est typique de la symbiose des croyances entre catholicisme et syncrétisme*, explique Máximo Pacheco, le directeur des Archives nationales de Bolivie. *La Trinité du catholicisme et la Vierge Marie font écho à la cosmovision andine avec Viracocha, le père de toute chose, Inti, le soleil, et la Pachamama, la terre, mère nourricière qui garantit la fécondité et les récoltes. Le culte de la Vierge Marie qu'ont importé les Espagnols résonne parfaitement aux oreilles des Indiens. Ils l'assimilent à la Pachamama quand les colons s'installent dans la région et que les prêtres et les moines commencent à évangéliser ce qui est alors appelé le Haut-Pérou. »*

Sucre n'a pas toujours porté le nom du général Antonio José de Sucre, vénézuélien, compagnon de Simón Bolívar →

Le couvent de San Felipe de Neri est caractéristique du style colonial de la ville de Sucre.

Tarabuco, berceau de la langue des incas, le quechua.

La Vierge de Guadalupe, trésor national pour les Boliviens.



A Potosí, le couvent de San Francisco et la rue Tarija face au Cerro Rico.

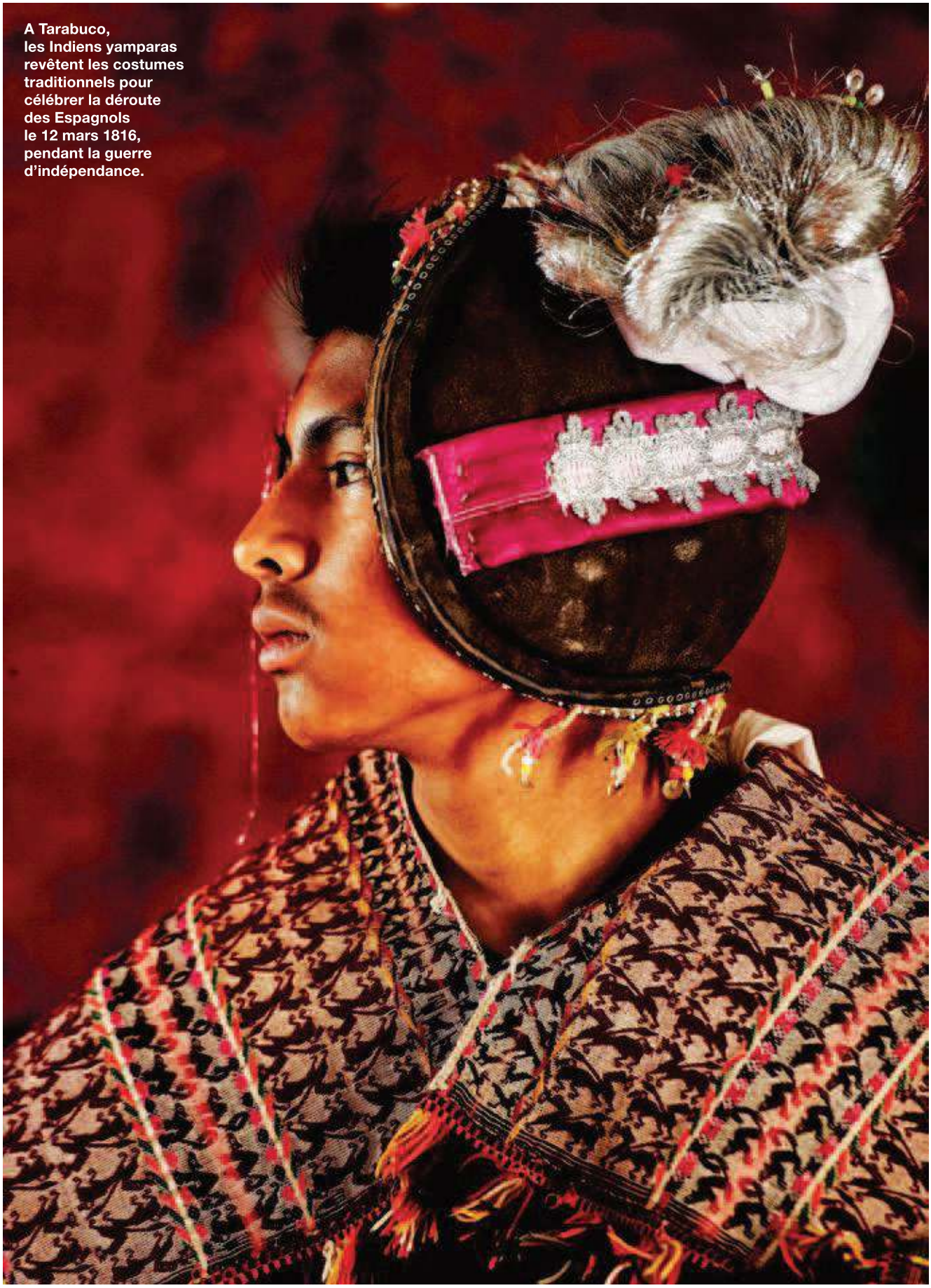
La légende raconte qu'un Indien perdu dans la montagne découvrit par hasard au petit matin de l'argent fondu dans son feu de camp

et auquel l'Histoire prête des ancêtres d'Armagnac devenus flamands avant qu'ils ne migrent du côté de Cuba et des Amériques. Alors que Francisco Pizarro a défait les Incas dont l'empire s'étendait de l'Equateur à l'Argentine, les conquistadors, en 1538, l'appellent Charcas, du nom des Indiens qui en avaient fait leur capitale. Elle deviendra ensuite La Plata jusqu'en 1776 puis Chuquisaca. En 1825, alors que la Bolivie déclare son indépendance, elle prend son nom définitif de Sucre en hommage au général indépendantiste, héros de la bataille d'Ayacucho, qui marque un tournant dans la libération des colonies espagnoles.

L'HISTOIRE ET LES LÉGENDES SE MÊLENT

Presque trois siècles plus tôt, en 1538, seule une poignée de colons espagnols s'installent à Charcas. Ils fondent le quartier historique qui domine aujourd'hui la ville, la Recoleta, où les moines franciscains ont bâti un superbe monastère en 1601. Il y fait bon chercher la fraîcheur et le calme en milieu de journée. Les amoureux, eux, préfèrent s'installer sous les arcades de la place adjacente quand, le soir venu, le soleil couchant allonge ses obliques sur les murs immaculés de la ville coloniale à leurs pieds. Sucre, qui voit aujourd'hui lentement filer ses forces vives vers Santa Cruz, plus active économiquement, n'a vécu ses heures de gloire que grâce à la formidable richesse cachée dans le Cerro Rico (le mont riche) de Potosí, à 150 kilomètres de là. Ce cône presque parfait dont l'ocre impose une lumière étrange sur toute la cité et où des milliers de mineurs s'activent encore est l'eldorado que les Espagnols ont tant cherché dans l'empire inca. A défaut d'or, ils y ont trouvé des filons d'argent dont on dit qu'ils pouvaient atteindre 70 kilos de métal précieux pour une tonne de roche extraite !

« L'Histoire, les superstitions et les légendes se mêlent toujours chez nous, raconte Willy, ancien mineur qui guide aujourd'hui ceux qui s'aventurent à l'intérieur du Cerro Rico. *La légende veut qu'un Indien qui s'était égaré sur la montagne avec ses lamas fut obligé d'y passer la nuit. Il alluma un feu et, au petit matin, il découvrit, dans les braises froides, des fils d'argent fondu. »* La vérité est moins romanesque et plus proche de l'éternelle comédie humaine. Diego Huallpa, un Indien qui travaillait et servait de guide et de traducteur aux conquistadors descendant du Pérou, découvrit l'existence de filons d'argent dans la fameuse montagne en 1545. Sans qu'on sache s'il prit la peine de le préciser aux Espagnols, il entreprit d'exploiter le gisement. Rapidement, il s'associa à un ami nommé Huanca pour organiser sa mine. Voyant la fortune sortir de terre, ce dernier réclama un pourcentage plus important. Ce que Huallpa lui aurait refusé… Lien de cause à effet, les Espagnols apprirent rapidement tout de l'entreprise privée de Huallpa. Et on s'empressa de lui rappeler que le vrai propriétaire des terres et de ce qui en sortait ne pouvait être que Charles →

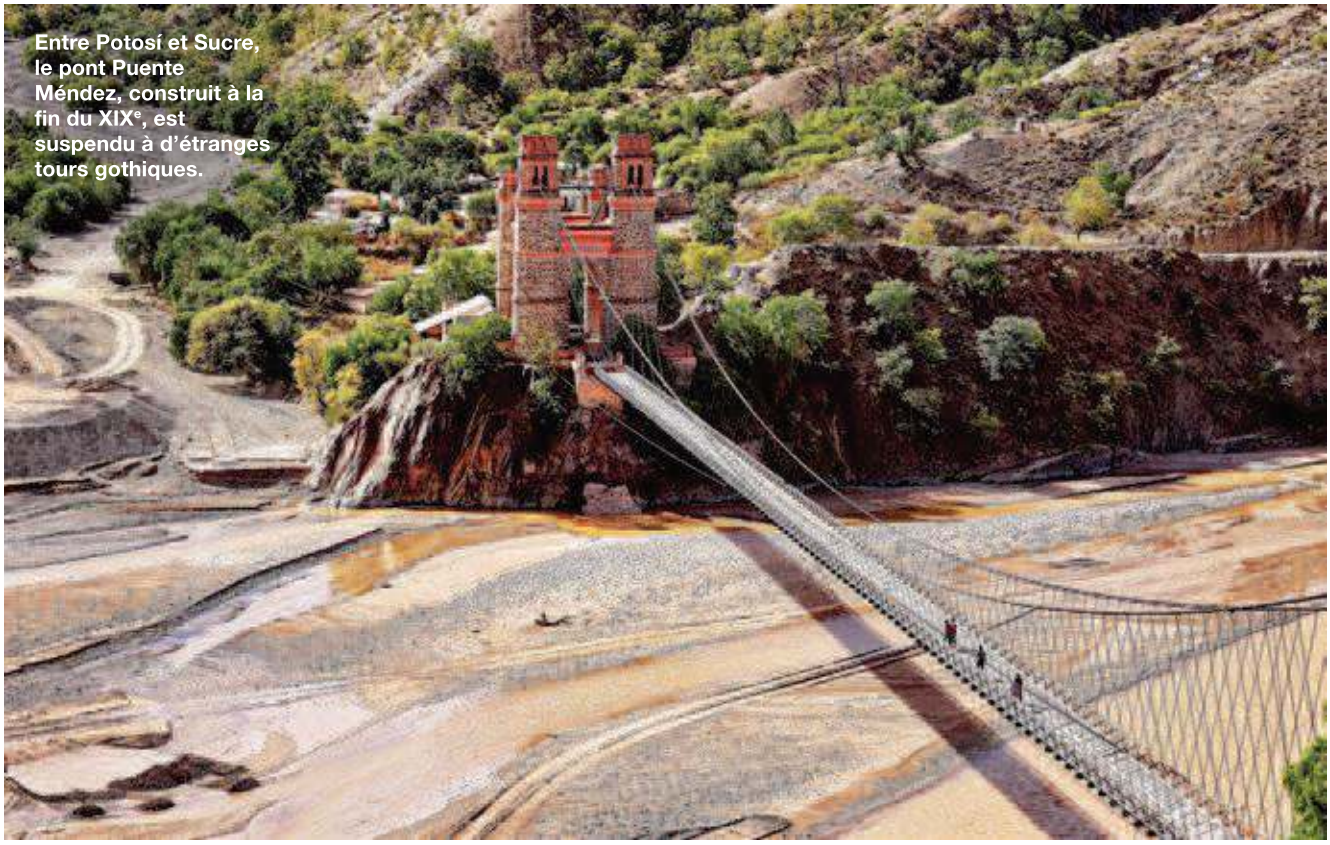


A Tarabuco, les Indiens yamparas revêtent les costumes traditionnels pour célébrer la déroute des Espagnols le 12 mars 1816, pendant la guerre d'indépendance.

Un repaire d'aventuriers, d'ingénieurs cherchant fortune et de riches entrepreneurs exploitant les Indiens dans leurs mines ou leurs usines

Quint, l'empereur d'Allemagne, roi d'Espagne et du Haut-Pérou.
« Le Cerro Rico a été la montagne d'argent sur laquelle s'est construite la puissance de la couronne d'Espagne pendant son âge d'or, explique Willy. *L'exploitation des mines de Potosí a transformé cette ville en une capitale mondiale tout en faisant la fortune de Madrid. On prétendait qu'avec tout l'argent extrait du Cerro Rico, il était possible de construire un énorme pont reliant Potosí à Madrid. »*
En 1611, la ville comptait presque 200 000 habitants, l'imposant comme la plus grande cité du Nouveau Monde. Par comparaison, Paris était peuplée de 300 000 âmes à la même époque. La ruée vers l'argent a transformé profondément cette région de la future Bolivie. Les Indiens travaillaient dans des conditions abominables. On utilisait même des esclaves venus d'Afrique dans les mines. Mais l'altitude (le sommet du Cerro Rico culmine à 4 782 mètres), l'extraction au mercure et les conditions d'hygiène médiocres les *« rendent peu productifs »,* selon les écrits des régisseurs de l'époque. Une façon de dire qu'ils meurent en grand nombre, malades, épuisés ou intoxiqués. Ce qui, évidemment, ne peut satisfaire leurs maîtres. Les exploitants choisiront donc de leur confier des tâches annexes, le tri des minerais ou la fonte, notamment pour fabriquer les pièces de la maison de la monnaie qui ouvre ses portes en 1575.

Au XVIe siècle, la moitié de l'argent mondial sort du Cerro Rico. Il faut imaginer une termitière où chacun vient creuser sa galerie (on y compte aujourd'hui plus de 600 entrées). C'est un repaire d'ambitieux et d'aventuriers, d'ingénieurs habiles et de riches exploitants qui côtoient des ouvriers pauvres auxquels il est laissé les parties les moins productives. Le quartier des mineurs de Potosí, comme une ville dans la ville au pied de la montagne, a gardé son nom historique et évocateur : le calvaire. Les mineurs viennent toujours y acheter la dynamite, les pelles et les pioches, mais aussi l'alcool et les feuilles de coca qui leur permettent de rester longtemps sous terre sans manger. *« Avant de descendre, ils font leurs offrandes au Tio* (l'oncle, ndlr). *Dans les croyances indiennes, c'est le diable qui garde les sous-sols »,* raconte encore Willy. Au bout d'un tunnel sombre et étroit, le Tio est là, en effet, étrange statue rouge, mi-monstrueuse mi-drolatique, entourée de bouteilles d'alcool, une cigarette au bec et des sachets de feuilles de coca posés autour de lui. Il est censé protéger les mineurs des effondrements de galerie et des gaz. Cela n'a pas empêché le Cerro Rico de se nourrir du sang des hommes. L'historien sud-américain Eduardo Galeano a estimé que 8 millions de personnes sont mortes de l'exploitation des mines de Potosí en deux cent cinquante ans. Malgré tout, le Cerro Rico fait encore rêver les jeunes Indiens



Entre Potosí et Sucre, le pont Puente Méndez, construit à la fin du XIXe, est suspendu à d'étranges tours gothiques.

Le cratère de Maragua, berceau du peuple jalq'a.

Les paysans portent toujours les costumes traditionnels.

Sucre au crépuscule : le charme de la rue Aniceto-Arce.

A Potosí, on peut visiter les toits du monastère San Francisco.

qui, à même pas 15 ans, poussent les lourds chariots dans les tunnels humides. Au coucher du soleil, la montagne se colore d'or et de mauve. Des reflets bleutés laissent croire encore à ceux qui coiffent le casque chaque jour et descendent quasiment avec les mêmes outils qu'à l'époque coloniale, qu'il reste encore un filon miraculeux, quelque part, au plus profond de la terre.

LA BEAUTÉ DE L'ART BAROQUE MÉTIS

Don Quichotte, publié au début du XVIIe siècle, a transformé en dicton populaire l'expression toujours utilisée en Espagne, *« vale un Potosí »* (cela vaut un Potosí), l'équivalent de notre « c'est le Pérou ». La ville a gardé de ces siècles prospères, où elle remplissait les coffres de la cour d'Espagne, des églises baroques et des maisons coloniales particulièrement bien conservées, notamment dans la rue Tarija. Le couvent de Santa Teresa abrite quant à lui une collection impressionnante d'œuvres d'art des XVIIe et XVIIIe siècles… Souvent des cadeaux provenant des familles riches de la ville, qui, suivant la tradition, confiaient une de leurs filles aux Carmélites à l'âge de 15 ans contre le versement d'une dot.

On retrouve à Potosí beaucoup de pièces représentatives de l'art baroque métis. Il rappelle non seulement le style colonial espagnol mais aussi l'appropriation par les Indiens de la culture et de la religion importées de l'Ancien Continent. La porte de l'église de San Lorenzo de Potosí est décorée de cariatides indigènes et de sirènes qui jouent du charango, une petite guitare du Pérou. Les perroquets et les singes, les végétations luxuriantes s'imposent dans les tableaux et les décors. Les exemples sont encore plus nombreux à 150 kilomètres de là, dans le centre historique de Sucre.

« La société bourgeoise préfère s'installer dans la future capitale bolivienne où le climat et l'altitude sont plus supportables qu'à Potosí, explique Luis Pedro Rodríguez Calvo, consul honoraire d'Espagne à Sucre. *Ces riches familles espagnoles mais qui sont aussi nées de l'alliance d'Espagnols et d'Indiennes, héritières des Incas, sont propriétaires de mines ou d'entreprises œuvrant autour de l'extraction de la roche. Elles ont les moyens de s'offrir des meubles et des œuvres d'art. Elles les importent d'Europe en bateau jusqu'en Argentine pour les faire transporter ensuite à travers la cordillère des Andes ! Certaines achètent des peintures flamandes, espagnoles ou italiennes ou font venir des meubles français pour décorer leurs salons. D'autres passent des commandes à des artistes locaux. »*

Les Espagnols n'ont pas été les seuls à profiter des trésors de l'Altiplano bolivien. Bien après la révolution contre la domination espagnole et la signature de la déclaration d'indépendance de la Bolivie en 1825 dans la Casa de la libertad de Sucre, un Ariégeois sorti de l'Ecole centrale de Paris en 1878 vint ici faire fortune. Louis Soux a d'abord travaillé pour son ami Aniceto Arce, président de la Bolivie de 1888 à 1892. Il a ensuite développé des activités dans le traitement des minerais, participé à la réalisation de grands travaux comme la construction du majestueux pont Puente Méndez, suspendu sur le río Pilcomayo, sur la route entre Sucre et Potosí. Devenu don Luis, il a été consul de France et a laissé à ses descendants le domaine de Cayara, l'une des plus anciennes haciendas du pays. C'est aujourd'hui un hôtel-musée abritant une chapelle restaurée et une bibliothèque historique de milliers d'ouvrages et où les liens entre l'ancienne Europe et la Bolivie contemporaine restent tissés à jamais. ■

Christophe Doré

1

2

3

4

5

Dans la maison historique de la Première Cour de justice de Sucre, on trouve l'un des meilleurs pied-à-terre de la ville avec son mobilier d'époque

UTILE

Meilleure saison : d'avril à novembre, même s'il peut faire froid pendant l'hiver austral (juillet et août). Pas besoin de visa pour les Européens. Sur le plan médical, si vous craignez le mal des montagnes, pensez que l'essentiel du séjour a lieu au-dessous de 3 000 mètres (à l'exception de Potosí, perchée, elle, à 4 067 mètres).

ORGANISER SON VOYAGE

Créée par le Français Alain d'Etigny, l'agence locale **Bolivia Excepción** *(Bolivia-excepcion.com),* spécialiste du voyage individuel sur mesure, emploie un personnel rigoureusement sélectionné pour sa compétence et connaissant le pays en profondeur. Elle propose un bel itinéraire à la découverte du Parc national Torotoro et des marchés de Cochabamba, du *salar* d'Uyuni et de la route des joyaux, des villes de Potosí et de Sucre. Le tout en boucle au départ de Santa Cruz de la Sierra, 15 jours/14 nuits en chambre double avec petits déjeuners : 4 800 € par personne. Ce prix, qui n'inclut pas les vols internationaux, comprend les deux vols intérieurs (La Paz/Santa Cruz de La Sierra/La Paz), 7 déjeuners et 7 dîners, la voiture privée avec chauffeur et guide francophone, les entrées des parcs, réserves, musées… L'agence propose toutes les régions de la Bolivie, mais aussi des combinés avec l'Argentine, le Chili et le Pérou. Très bien documenté, le site internet de l'agence est une formidable source d'informations. On y trouve des cartes touristiques originales, une présentation de la Bolivie par région, des conseils pratiques, etc.

NOTRE SÉLECTION D'HÉBERGEMENTS

Parador Santa Maria La Real 3
(00.591.4.643.9630 ; Parador.com.bo). Installé dans la maison historique de la Première Cour de justice de Sucre, cet hôtel s'est imposé comme l'un des meilleurs pied-à-terre de la ville avec son mobilier d'époque et sa décoration soignée. Confortable et calme, il est à deux pas de la place du 25-Mai. A partir de 80 € la nuit.

Mi Pueblo Samary *(00.591.4.642.5088 ; Samaryhotel.com)*. Ce boutique-hôtel au centre de la ville de Sucre a un charme certain avec ses perspectives sur la vieille ville. Il est installé autour d'un patio arboré et charmant. A partir de 55 €.

Hotel de Su Merced 2 5
(00.591.4.645.1355 ; Desumerced.com). Pour ceux qui aiment les hôtels familiaux un peu dans leur jus, confortables mais pas trop lisses, c'est l'adresse idéale. Là aussi, il faut monter sur les terrasses pour profiter du charme de la vieille ville coloniale et ne pas manquer le copieux petit déjeuner qui a fait la réputation du lieu avec le temps. A partir de 70 €.

Hotel Museo Cayara 1 4
(00.591.6.740.9024 ; Hotelmuseocayara.com). A une trentaine de minutes en voiture de Potosí, cette hacienda familiale fondée par Louis Soux (un ingénieur français) cultive sa différence. Confortable à la manière d'une chambre d'hôtes, on y mange les produits de la ferme et on découvre l'incroyable bibliothèque et la chapelle magnifiquement rénovée du fondateur des lieux dont les descendants sont encore à la manœuvre. A partir de 120 €.

BONNES TABLES

A Sucre

La Taverne *(4.645.5719 ; Lataverne.com.bo).* Ce joli restaurant est posé dans la cour de l'Alliance française, au 35 de la rue Aniceto-Arce. Il présente une carte impressionnante, d'excellentes viandes et des plats typiques comme le picante de pollo, poulet en sauce pimentée. Compter 15 €.

Café Florín, calle Bolívar 567 *(4.645.2902),* un des cafés-restaurants les plus populaires de la ville qui attire les voyageurs… pour son excellent Wi-Fi gratuit ! A part cela, on peut s'aventurer à table dans la cuisine locale, en →

Le musée de la cathédrale abrite des œuvres baroques de toute beauté, notamment des tableaux de Melchor Pérez de Holguín

découvrant la viande de lama (en brochettes) ou le fameux plat typique de Cochabamba, le pique a lo macho, un mélange d'un peu tout, de l'œuf à la pomme de terre en passant par la viande de bœuf en sauce, des saucisses, du poivron et des tomates et surtout du locoto, le piment local qui recouvre le tout. Bon choix de vins. Autour de 12 €.
El Patio Salteñeria, calle San Alberto 18 *(4.645.5173)*. On ne sert ici que des salteñas, sortes de chaussons sucrés-salés de viande de bœuf ou de poulet avec des épices, que l'on peut aussi emporter. Cette *salteñeria* a la réputation d'être la meilleure de la ville. A 1 € la pièce, pourquoi s'en priver ?
La Posada, calle Audiencia 92 *(4.646.0101 ; Hotellaposada.com.bo).* Ce restaurant de l'hôtel du même nom sert une cuisine internationale de qualité et des plats typiques (poulet aux piments, carpe aux amandes, crevettes aux piments et à l'ail). Autour de 15 €.
A Potosí
El Empedradillo, calle Tarija 43 (*2.622.8124)*. Une cuisine familiale et traditionnelle de qualité. A déguster, la calapurca, une soupe épicée dans laquelle on jette une pierre de lave brûlante pour la chauffer.

PRENDRE UN VERRE

Café Valentino 6 *(4.646.0052)*. A l'angle des rues Junin et Arenales, ce minuscule café est tenu depuis vingt-trois ans par la même pâtissière et doit son nom au moine Valentin qui avait pris l'habitude de traverser la rue pour chercher chaque jour ses masitas, des pâtisseries traditionnelles boliviennes. On y boit un excellent café. A partir de 2 €.
Bar du Mi Pueblo Samary 8 *(Samaryhotel.com)*. Ouvert gratuitement aux clients de l'hôtel, et où l'on peut siroter des cocktails faits à la demande.
Café Gourmet Mirador, 9 pasaje Iturricha 297 *(4.643.3038)*. A deux pas du monastère de la Recoleta, c'est le lieu idéal pour prendre un verre – jus de fruits frais excellents ! – sous les parasols en admirant la vue sur la ville. Service aimable et rapide. On peut aussi y déjeuner.

À VOIR

A Sucre, parmi les incontournables : la Casa de la libertad *(Casadelalibertad.org.bo)* où fut signée l'indépendance de la Bolivie, la chapelle de la Vierge de Guadalupe, l'église San Felipe de Neri, de style néoclassique, l'ancienne église jésuite de San Miguel, le maître-autel de Nuestra Señora de la Merced et les tableaux de Melchor Pérez de Holguín, le grand peintre du baroque, qu'elle abrite. Le Musée colonial Charcas et la collection de tableaux du musée de la cathédrale valent aussi le détour.
A Potosí, une visite de la maison de la monnaie s'impose pour comprendre l'importance économique de la ville dès le XVIe siècle.

SHOPPING

Chocolates Para ti 10 *(Chocolatesparati.net)*. Sucre a une tradition de fabrication de chocolat qui remonte au XIXe siècle. Le cacao sauvage vient de la région amazonienne. Une trentaine de saveurs, des chocolats chauds, des glaces et autres gâteaux sont servis dans les boutiques de ce chocolatier très fréquentées par les locaux.
Asur boutique 7 *(4.646.2194 ; Asur.org.bo*). Dans le musée des tissus de la Recoleta. On y trouve les productions de tissus et de céramiques des groupes ethniques locaux. De l'art indigène d'excellente qualité.

À LIRE

Les Boliviens rebelles, de Frédéric Faux, Ateliers Henry Dougier, 141 p., 12 €.

Christophe Doré

6

7

8

9

10